



Jeunes « attachants » : quelques réflexions cliniques

Audrey Arcq

DANS **VST - VIE SOCIALE ET TRAITEMENTS 2017/4 N° 136**, PAGES 94 À 99
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0396-8669

ISBN 9782749256931

DOI 10.3917/vst.136.0094

Date de mise en ligne : 03/01/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2017-4-page-94?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

94 Jeunes « attachants » : quelques réflexions cliniques

AUDREY ARCQ

Psychologue, intervenante sociale au service Abaka, Bruxelles.

Abaka, situé à Bruxelles, est un Centre de crise et d'accompagnement non mandaté pour adolescent(e)s de 12 à 18 ans au sein duquel je travaille depuis maintenant plusieurs années. Le « non-mandat » signifie qu'Abaka travaille à la demande des jeunes et des familles, en collaboration avec les intervenants extérieurs (police, juges de la jeunesse, autres services, etc.), mais pas sous contrainte. Les jeunes viennent donc librement s'adresser à nous pour toute demande d'accompagnement dans différentes situations qu'ils peuvent rencontrer (difficultés familiales, scolaires, administratives, ou autres).

Dans nos pratiques, nous utilisons parfois l'hébergement comme outil. Il s'agit d'offrir au jeune un hébergement de courte durée (cinq jours ouvrables, éventuellement renouvelables une fois) qui lui permet, ainsi qu'à sa famille, de pouvoir « souffler » un peu et de laisser du temps à chacun pour travailler la crise. En effet, à l'origine, Abaka se veut être un service *préventif* dont l'objectif est de travailler la crise familiale afin d'éviter la rupture de lien entre le jeune et sa famille. Mais dans les faits, bien souvent, nous rencontrons des adolescents ayant des parcours de vie déjà bien compliqués, marqués par des placements depuis leur plus tendre enfance, des relations familiales fragiles, voire des ruptures de liens. Je me propose de décrire notre quotidien avec deux jeunes filles ayant de tels parcours.

Noémie

Noémie passe son temps à claquer la porte, assez théâtralement d'ailleurs, étant entendu que l'on va, à coup sûr, aller la rechercher ! Il s'agit d'une jeune fille d'à peine 16 ans, qui a un parcours fait d'abandons multiples et de maltraitance institutionnelle. Cela fait maintenant plusieurs semaines qu'elle est en errance, suite à un énième rejet maternel et au peu de mobilisation de la part des instances (services publics censés lui assurer aide et protection), qui ne proposent que l'IPPJ¹ au vu de ses fréquentes conduites à risque. En effet, Noémie consomme des drogues et fréquente des hommes majeurs dans le but d'obtenir de l'argent, ou d'autres biens matériels, en leur faisant miroiter des faveurs qu'elle ne leur accorde finalement

pas (il s'agit d'un phénomène que l'on rencontre régulièrement en ce moment chez les jeunes filles de notre public. Elles appellent ces hommes des « pigeons ». Chaque jeune fille a apparemment son « pigeon ». Noémie teste continuellement le lien, elle l'attaque même. Elle alterne les recherches d'attention et les crises violentes, souvent pour des brouilles. Nous ne comprenons d'ailleurs pas toujours les raisons de ces crises, et je ne suis pas sûre qu'elle les connaisse elle-même... Cette jeune fille est assez seule, parvenant difficilement à se faire des amis (il faut dire que ses sautes d'humeur ne doivent pas l'aider...). Dernièrement, elle est venue déposer l'intégralité de ses affaires chez Abaka, après avoir été mise une fois de plus à la porte par sa maman. Dans le travail « extra-muros² », cela nous pose d'ailleurs beaucoup de difficultés, car Noémie arrive à n'importe quelle heure du jour ou de la soirée pour se changer. Et comme on sait toujours quand elle entre dans la maison, mais jamais quand elle en sort, lorsque nous tentons de décaler ses demandes, c'est l'occasion d'une nouvelle crise lors de laquelle les chaises et prospectus de notre hall d'entrée prennent cher... En hébergement, cela ne se passe pas mieux car, quoi que l'on fasse, on a l'impression que ce n'est jamais bon. En effet, si on veut lui accorder du temps en lui proposant de réaliser des démarches ou une activité, on lui en demande trop ! Mais si on prend le parti de la laisser tranquille, ce n'est pas bon non plus puisqu'on ne lui accorde pas d'attention ! Noémie présente de gros troubles de l'attachement, et il y a de quoi s'y perdre...

Compte tenu du danger dans lequel elle peut se mettre, il est vrai que quand elle claque la porte on est très souvent tenté d'aller la rechercher, tout en ayant l'impression d'être pris dans un jeu de chantage

affectif (« Je me casse et je t'emmerde... Mais viens me chercher quand même ! »). Puis, à force de répétition, on prend évidemment conscience du mécanisme et on n'a plus très envie d'y jouer, par sentiment d'instrumentalisation. On a tenté de lui renvoyer ce fonctionnement, sans effet. On se retrouve continuellement coincés car, quand on veut qu'elle reste, elle claque la porte, mais quand, à bout de nerfs, on veut qu'elle sorte, alors c'est elle qui refuse de partir, quitte à faire un sit-in dans le hall d'entrée.

Je me permets de faire une petite parenthèse sur nos pratiques, qui ont quelque peu évolué ces derniers mois, notamment en ce qui concerne les « nuits d'urgence ». Pour rappel, notre projet propose un accueil et une écoute 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 ; les jeunes ont donc la possibilité de venir sonner à la porte à toute heure du jour et de la nuit, que ce soit pour une demande d'hébergement ou simplement une écoute. Il nous arrive donc de temps en temps d'accueillir des jeunes pendant la nuit. Toutefois, depuis quelques mois, nous avons « intensifié » cette pratique avec certains jeunes bien connus. Ils sont en situation d'errance (soit par « choix » – on pourrait débattre de la notion de « choix d'être à la rue » chez ces jeunes, mais ce n'est pas le propos ici ; soit par manque de place dans les institutions). On propose alors une sorte d'« accueil bas seuil » qui permet à ces jeunes de venir ponctuellement prendre une douche, un repas, ou passer une nuit pour reprendre des forces. Précisons également qu'il s'agit de jeunes qui ont déjà fait plusieurs passages en hébergement chez Abaka et pour lesquels un séjour « classique » (5 jours renouvelables une fois) ne va pas de soi. En effet, un séjour chez nous implique un certain nombre de choses, comme le respect de notre cadre,

96

aussi minime soit-il, une mobilisation par rapport à la situation, une implication dans le communautaire (courses, préparation des repas, manger tous ensemble à table, etc.). Or, parfois, ces jeunes sont tellement abîmés que cela représente encore trop pour eux. De ce fait, plutôt que d'être dans une forme de « tout ou rien » (soit le jeune doit accepter ces règles, au risque que cela explose au bout de quelques jours, soit il n'y a pas d'hébergement du tout), et dans l'idée d'être créatifs avec eux, nous avons commencé à leur proposer de venir de temps en temps en « nuit d'urgence ». Le principe est que le jeune a la possibilité de venir sonner à la porte à 22 heures et voit avec l'intervenant qui fait la nuit s'il peut être hébergé jusqu'au lendemain matin, à l'appréciation de l'intervenant, en fonction du nombre de jeunes « intra-muros », du contexte, etc. Le jeune est censé repartir le lendemain matin avant 9 heures. Cette pratique permet de rester une ressource pour lui, tout en préservant le lien avec lui. Nous avons beaucoup utilisé la nuit d'urgence dans le travail avec Noémie. Je me rappelle notamment d'un soir où, suite à une énième crise avec gros dépassement de cadre, nous avons pris la décision de mettre fin à son séjour. Nous avons été jusqu'à vider sa chambre, ce qu'elle a évidemment mal vécu et, comme d'habitude lorsque nous tentons de mettre un arrêt avec cette jeune, elle refuse de partir. Nous lui avons alors proposé (pour ne pas dire imposé) d'aller faire un tour, souffler un peu et réfléchir, tout en lui signifiant qu'elle pouvait venir sonner à 22 heures pour passer la nuit ici. Cela a été très compliqué pour elle qui, comme à son habitude, a d'abord fait un sit-in dans le hall d'entrée, puis a accepté de sortir tout en revenant sonner à la porte plusieurs fois pour différents prétextes (« J'ai réfléchi et je veux rentrer »,

« Quelle heure est-il ? », « Je dois aller aux toilettes », « Je voudrais appeler un ami »). Ensuite, cela s'est calmé. Je me suis bien sûr demandé si elle allait effectivement revenir pour une nuit d'urgence, d'autant qu'à 22 heures, pas de Noémie en vue ! Finalement elle est venue sonner à 23 h 45, la bouche en cœur, pour demander de passer la nuit ici et refaire un entretien d'accueil le lendemain. Elle me dit alors avoir réfléchi, notamment à son « impatience » (« intolérance à la frustration » serait plus juste, me semble-t-il...) et j'ai également pu lui renvoyer notre ressenti au sein de l'équipe : notre sentiment d'être en panne dans le travail avec elle, l'impression que, quoi que nous fassions ce n'est pas bon, notre épuisement malgré notre volonté de tenir, sa difficulté sans doute à trouver sa place quelque part... À ce sujet, elle a d'ailleurs pu exprimer : « Quand je sens que ça va trop bien se passer, alors je préfère casser avant d'être déçue par l'autre. »

Noémie a passé de nombreuses semaines en errance. Le travail avec elle a continué, tant bien que mal, pendant un moment. Jusqu'au jour où, après une crise de plus, nous lui avons renvoyé nos inquiétudes concernant son état de délabrement. En effet, plus les semaines passaient, plus elle se dégradait tant physiquement que psychologiquement. Nous avons tenté d'avancer la piste des soins psychiatriques, dans l'idée de prendre soin d'elle et en lui expliquant que, sans cela, nous ne pourrions pas aller beaucoup plus loin dans le travail d'accompagnement, mais elle l'a rejetée en bloc. Depuis nous n'avons que très peu de nouvelles d'elle, mais nous savons qu'elle s'est tournée vers un autre service. Elle sait aussi que chez Abaka la porte reste ouverte. Sans doute avons-nous besoin de souffler d'elle comme elle avait besoin de souffler de nous...

Cette situation est un bon exemple de la manière dont on peut essayer d'être créatif dans le travail, en adaptant le cadre au cas par cas. En l'occurrence, avec Noémie, la « nuit d'urgence » s'est avérée à plusieurs reprises un bon outil et un bon compromis dans le travail du lien. En effet, cela constitue une sorte de « sas », d'« entre-deux », où le jeune n'est ni dedans, puisqu'il n'est pas intra-muros, c'est-à-dire hébergé pour un séjour « classique », ni dehors (pas à la rue pendant la nuit, pas « exclu »).

Il est toujours intéressant d'essayer de repérer les interstices dans lesquels viennent se loger les moments cliniques avec les jeunes, d'autant plus avec ces jeunes souffrant de troubles de l'attachement et que j'appelle « attachants », à la fois « attachants », car leurs situations nous touchent, et « chiants » car ils testent sans cesse le lien. Avec eux, tout est dans le dosage de la relation, l'équilibre dans le lien, ni trop loin ni trop près, comme un apprivoisement perpétuel car rien n'est jamais acquis.

Dans le même ordre d'idée, le hall d'entrée constitue également un lieu particulier. Une fois passé la porte d'entrée, il y a une deuxième grande porte vitrée que nous avons fait placer il y a quelques années, par souci d'isolation thermique. Cette double porte constitue donc un « sas d'accueil », comme nous l'appelons parfois. Et ce sas s'est révélé bien utile à différentes occasions dans le travail avec les jeunes. En effet, de la même manière que les « nuits d'urgence », ce sas ouvre un entre-deux pour les jeunes et leur permet d'être « ni tout à fait dehors, ni tout à fait dedans », c'est-à-dire ni à l'intérieur de la maison, ni sur le trottoir. On se souvient de ce jeune homme, il y a quelques années, avec qui on avait longuement travaillé *sur le pas de la porte*, car il se montrait quelquefois

impulsif et difficile à gérer dans la maison. Dorénavant, on peut considérer que ce sas d'entrée est en quelque sorte une extension du pas de la porte dans notre clinique du quotidien...

Clara

Cela me fait penser à une autre jeune fille, Clara, avec qui nous travaillons beaucoup depuis quelques mois. De nouveau, une jeune bien « attachante » ! Elle avait 17 ans quand nous l'avons rencontrée, avec une histoire assez chaotique, ponctuée elle aussi par de nombreuses ruptures de liens. Elle ne connaissait pas ses parents biologiques, a toujours été placée, notamment dans une famille d'accueil maltraitante qui a laissé beaucoup de cicatrices en elle, sans compter la multitude d'institutions et de services qui ont défilé dans son parcours. Au moment où nous faisons sa connaissance, elle est dans un projet d'autonomie en vue de préparer sa majorité, et est suivie par plusieurs services (l'un mandaté, les autres pas) qui la soutiennent tant bien que mal. Elle n'est pas toujours facile à suivre ; les projets et lieux de vie ont souvent changé et elle a l'art de donner le tournis aux intervenants ! À l'instar de son parcours, le lien est également fluctuant avec elle, elle est souvent dans le « tout ou rien » ; elle adore ou elle déteste les intervenants qui l'accompagnent. Et, de la même manière qu'elle peut se montrer tout à fait adorable, mature, respectueuse, elle peut aussi très bien exploser de colère au moindre sentiment d'injustice. C'est typiquement le genre de jeune qui peut vous « bouffer » littéralement, soit parce qu'elle vous hurle dessus, soit parce qu'elle vous apprécie tellement qu'elle est constamment en recherche de lien, de contact, comme si elle n'en avait jamais assez. La tâche est

alors délicate pour l'intervenant puisqu'il s'agit de doser, en évitant de tomber dans les extrêmes (envahissement *versus* rupture de lien).

Depuis quelque temps, j'ai l'impression que Clara ne va pas bien. Il faut préciser qu'elle est devenue majeure récemment, avec tout ce que cela implique : responsabilité de ses actes, fermeture du dossier chez les mandants, fin de suivi par les services mandatés... La voilà donc un peu « lâchée » dans le monde adulte. Mais Clara a des ressources. Elle a un appartement qu'elle arrive tant bien que mal à garder ; elle a toujours su s'entourer de plusieurs services en même temps qui la soutiennent (il s'agit désormais de services non mandatés et d'une unité psychiatrique) ; et elle sait qu'elle n'a plus intérêt à faire de bêtises maintenant qu'elle est majeure ; elle semble d'ailleurs aborder la majorité avec une certaine méfiance, sachant que les erreurs peuvent se payer cher. Clara se trouvait donc déjà dans une certaine fragilité par rapport à tout cela quand elle est venue m'annoncer, un jour, qu'elle allait rencontrer sa mère biologique. Ayant été placée en pouponnière très jeune, elle n'a jamais vu sa maman, celle-ci ne s'étant jamais présentée aux audiences chez le juge de la jeunesse.

Clara a le sens de l'humour et de l'annonce : elle a l'art de balancer une info (du type : « Au fait, je vais rencontrer ma mère biologique ! ») et de rester floue sur le reste, sur ce que cela suscite chez elle, ses ressentis, etc. Elle tourne alors autour du pot et noie le poisson en me racontant ses dernières aventures... Je fais mine de jouer un peu le jeu en utilisant le même humour, en miroir, mais on sait toutes les deux que je ne suis pas dupe. Disons que je prends soin de ses mécanismes de défense, tout

en tentant de percer gentiment la carapace pour la mettre au travail.

Cette période de bouleversement s'est traduite chez Clara de différentes manières. Elle était très à fleur de peau, passant de moments de bonne humeur extrême à des moments plus dépressifs ou revendicateurs dans le lien. Elle était ainsi très fort en demande par rapport à nous, nous appelant ou passant presque quotidiennement. Avec moi en particulier, Clara a commencé à être en demande d'affection physique, me réclamant des câlins, voulant prendre ma veste parce qu'il faisait froid, me faisant essayer son bonnet... Son truc préféré à ce moment-là était de me coller des bisous plein de rouge à lèvres sur la joue au moment de me dire au revoir. Belle manière de laisser une trace de son passage... Et quand, bien sûr, j'essayais de me défendre de ses élans d'affection physique qui devenaient un peu trop envahissants, elle me répondait : « De toute façon, on sait toutes les deux que tu m'aimes et que tu ne peux pas te passer de moi ! » Toujours sur le mode de l'humour, évidemment...

Je me souviens d'un jour où j'ai particulièrement eu du mal à mettre mes limites et à contenir ses débordements physiques. Je lui ai alors dit gentiment : « C'est un peu trop d'amour aujourd'hui... » Ce à quoi elle a répondu : « Mais c'est parce que je n'ai plus que toi ! » en riant, comme à son habitude. Il faut préciser que, cette semaine-là, elle s'était vue interdite d'entrer à la fois chez Abaka et dans une autre AMO³ qu'elle fréquentait, suite à des débordements plus colériques et agressifs cette fois, avec manque de respect envers le personnel. Mais paradoxalement, elle passait encore plus souvent, quotidiennement même, tout en acceptant la règle de ne pas entrer dans la maison. Et comme l'interdiction d'entrer ne signifie pas l'arrêt de l'accompagnement,

J'avais passé la semaine à échanger avec elle dans le sas d'entrée.

Finalement, quelques semaines après cet épisode, Clara a rencontré sa maman, accompagnée de travailleurs d'une unité psychiatrique qui la suit depuis plusieurs années. La rencontre s'est apparemment bien passée. Quand elle est venue me la raconter, elle ne s'est évidemment pas étendue sur ses émotions, mais plutôt sur les ressemblances qu'elle a perçues ou non entre elle, sa maman et ses petits demi-frère et sœur, me montrant même des photos d'eux. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander si elles avaient pu parler du passé. Clara m'a répondu très simplement qu'elle avait posé toutes ses questions à sa maman et qu'elle avait reçu des réponses... Pour le moment, tout se passe bien entre elles.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur Noémie et Clara, ainsi que sur tous ces jeunes présentant une problématique du lien. Je souhaitais juste partager, à travers ce texte, quelques tranches de quotidien avec ces jeunes au sein de notre institution et surtout l'importance de faire des pas de côté, d'utiliser les bords du cadre. Il faut pouvoir marquer un stop quand c'est nécessaire, tout en continuant de tendre une main et de soutenir le jeune. Il s'agit là d'une gymnastique quotidienne pour essayer d'être juste dans le transfert, de trouver l'équilibre entre la clinique, l'éducatif, les émotions du jeune, ce qu'il suscite en nous... Et, en fait, c'est passionnant !

Notes

1. Institution publique de protection de la jeunesse, ayant pour mission la prise en charge pédagogique et éducative d'adolescents ayant commis un « fait qualifié d'infraction ». Les jeunes peuvent y être placés soit en régime « ouvert », soit en régime « fermé ».
2. Dans notre pratique, le travail « extra-muros » fait référence à l'accompagnement que nous offrons aux jeunes en dehors d'un hébergement. Nous parlons d'« intra-muros » pour désigner les jeunes qui sont hébergés chez Abaka pour le moment. Il s'agit, dans tous les cas, de séjours de courte durée.
3. Service d'Aide en milieu ouvert. Les AMO sont également des services non mandatés, travaillant à la demande du jeune ou de sa famille. Leur mission est de proposer une aide préventive au bénéfice des jeunes dans leur milieu de vie (à une ou deux exceptions près, les AMO ne proposent donc pas d'hébergement).

RÉSUMÉ

Une présentation de deux vignettes cliniques de jeunes adolescents « attachants », c'est-à-dire présentant des troubles de l'attachement, au sein d'une institution ayant pour particularité le travail du lien en accueil d'urgence. Cet article explique comment l'institution peut parfois adapter son cadre et faire des « pas de côté » afin de préserver le lien rendu fragile par le parcours du jeune.

MOTS-CLÉS

Adolescents, troubles de l'attachement, institution, cadre, clinique de l'entre-deux.